

Le sourire éteint d'Étienne G.

Christiane Lahaie

Numéro 113, printemps 2007

Trente ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14140ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lahaie, C. (2007). Le sourire éteint d'Étienne G. *Moebius*, (113), 57–60.

CHRISTIANE LAHAIE

Le sourire éteint d'Étienne G.

Il a la frange longue et noire.
On dirait l'aile cassée d'un corbeau.
Ses yeux, vous les connaissez. Ils se sont déjà posés sur
vous. Avec désir. Avec envie.
Vous avez beau faire ; vous avez beau dire.
Rien n'efface le sourire éteint d'Étienne G.

*

Vous avez une bague au doigt. De petits diamants taillés
en lamelles.
Vous êtes aimée. Vous êtes entourée.
On vous invite. On vous sollicite. On vous harcèle
presque.
Tous les jours, vous montez dans votre grosse voiture
noire.
Noire comme la frange rebelle d'Étienne G.
Lui n'a que ses pieds.
Vous ne savez même pas d'où il vient ni où il va. Vous
pariez qu'il l'ignore aussi.
Comme toujours, vous avez gagné.

*

Il avait de l'esprit, de la culture.
Un humour qui mordait plus fort que le froid.
Dès qu'il le pouvait, il vous prenait dans ses bras. Il vous
tenait bien serrée. Un enfant qui s'agrippe à sa mère.

Vous riiez.
Vous aviez presque trente ans.
Tous les deux.
Vous pourriez le jurer.

*

Il y a longtemps, à peine quelques années pourtant. Du
moins, il vous semble.
Vous le fréquentiez.
Un ami d'un ami d'une amie.
Il vous inspirait du dégoût. De la pitié.
Vous essayiez de ne pas voir ses dents marbrées de carie.
Ni sa main aux ongles sales qu'il tenait devant la bouche
pour tout cacher.
Puis vous l'avez vu avec une fille.
Vous vous êtes dit : « Ca y est. Il s'est casé. »
Dédouanée, vous lui avez tourné le dos.
Vous avez acheté votre première demeure. Vous l'avez
rénovée. Décorée.
Mais Étienne G. n'y est jamais venu.

*

Sur la commode, tant de poussière.
Vous entassez les photos, les bijoux et les lettres.
Dix ans plus tard, vos mains sont encore belles.
Vos yeux aussi.
Mais pas quand vous songez à Étienne G.

*

La dernière fois que vous l'avez vu, c'était dans la rue
Cartier.
Vous avez crié : « Étienne ! »
Il vous a fait un signe. « Non. Je ne veux pas. Ne me
demande pas de te parler. J'ai trop honte. »
Il a bifurqué. Est entré dans une pharmacie. Vous ne
l'avez pas suivi ; vous n'avez pas insisté.
C'était votre paix d'esprit ou sa dignité.

*

La nuit, parfois, le vent siffle son nom.
Alors, vous vous levez et vous fermez la fenêtre.
Blottie dans votre lit douillet, vous paraissez si calme.
Dans votre deuxième demeure, plus grande et plus belle
que la première, rien ne se passe.
Vous êtes arrivée quelque part.
« Et lui ? » dit le réveille-matin.

*

Vous l'avez perdu de vue.
Totalemment. Définitivement.
Vous voudriez que cela vous indiffère. Vous êtes mal faite.
Tant de bonheur vous rend coupable.
C'est pourquoi vous écrivez.
Pour qu'on se souvienne.
Il y avait quelqu'un de bien derrière le sourire éteint d'É-
tienne G.